3 1761 08266318 8

PQ
2390
S43E5

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/encoreunprjug00sain

ENCORE
UN PRÉJUGÉ,

OU

LES DEUX ÉLIGIBLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. Saint-Hilaire, Brunswick et Chérie.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 2 JUILLET 1831.

PRIX : 2 FRANCS.

Paris.

R. RIGA, LIBRAIRE,
FAUBOURG POISSONNIÈRE, N. 1.

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. NOIRVILLE, banquier à Paris.	M. SERRES.
SIMON, banquier à Mulhouse.	M. MOESSARD.
GUSTAVE, fils de Simon.	M. DAVESNE.
LÉON, neveu de Noirville.	M. MONVAL.
UN ELECTEUR	M. HÉRÊT.
M. THIBAUT, tailleur.	M. GRANGER.
DUBOIS, domestique de Noirville.	M. LAISNÉ.
CAROLINE, fille de Noirville.	Mlle MÉLANIE.
ELECTEURS.	

La scène se passe chez Noirville, en 1831.

LIBRARY
MAY 29 1973
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2390
S43E5

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVARD POISSONNIÈRE N. 6.

ENCORE UN PRÉJUGÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Un salon chez Noirville ; à droite de l'acteur, un bureau.

SCÈNE PREMIÈRE.

NOIRVILLE, DUBOIS.

NOIRVILLE, *entrant.*

Dubois !

DUBOIS, *paraissant.*

Monsieur !

NOIRVILLE.

Où avez-vous mis le reste de mes circulaires ?

DUBOIS.

Sur cette table.

NOIRVILLE.

C'est bien... Que de garanties j'offre à mes concitoyens!.. j'aurai leurs suffrages... demain je serai nommé député... député! quel honneur !.. Mais, si mon concurrent allait l'emporter !.. impossible... ma profession de foi doit m'assurer la majorité... Liberté, commerce, arts, industrie, cultes, je protégerai tout.

AIR : *Il povero Calpigi.*

Oui, je promets à ma patrie
Et la gloire et l'économie ;
Toujours du bon ordre escorté,
J'écris en gros la Liberté,
Et je signe tout à côté.
De rendre à l'état sa richesse,
Je fais encore la promesse,
Il est impossible, je croi,
De leur promettre plus que moi.

DEUXIÈME COUPLET.

Je ne vends pas ma conscience,
J'obtiens... rien que par convenance,
Pour mon gendre un superbe emploi,
Puis une recette pour moi ;
C'est un lourd fardeau, sur ma foi.
Avec moi monte ma famille,
On me fête et partout je brille ;
Pour suffire à tout ça vraiment
Il faut avoir du dévoûment.

SCÈNE II.

NOIRVILLE, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah! te voilà!

NOIRVILLE.

Bonjour, Caroline... c'est moi que tu cherchais?

CAROLINE.

Oui, mon père.

NOIRVILLE.

Voyons, qu'as-tu à me dire?.. rien... Allons, avoue qu'un autre que moi t'appelait dans le salon... Pourquoi rougir, puisque Gustave sera bientôt ton mari?

CAROLINE.

Tu conviendras qu'il s'occupe bien peu de moi... sorti depuis ce matin...

NORVILLE.

Ne le gronde pas... je l'ai prié de passer chez mon agent de change pour une opération que je veux faire... Oui, hier, au whist, sa femme m'a assuré que la rente monterait... De là, Gustave a dû passer chez quelques électeurs que j'attends à déjeûner, et ensuite aller à la poste...

CAROLINE.

Mon Dieu! je suis bien inquiète... je crains toujours que ses parens ne s'opposent au mariage.

NOIRVILLE.

Cette union te sourit donc plus que celle projetée jadis entre toi et ton cousin Léon?

CAROLINE.

Quelle différence!.. Gustave est doux, aimable, monte parfaitement à cheval, généreux à l'excès, et danse avec grâce...

NOIRVILLE.

Tu es injuste envers Léon... Il n'a pas tous les talens que possède Gustave; mais on peut être un très-honnête homme et ne pas savoir danser la galoppe.

CAROLINE.

Tu veux te moquer de moi.

NOIRVILLE.

Oui, car dans l'énumération des qualités de ton futur, tu as oublié de parler de celles qui honorent son cœur.

CAROLINE.

Tu m'as interrompue...

NOIRVILLE.

Quand nous serions assez ingrats pour ne pas nous souvenir de ce que nous lui devons, ces registres nous le rappelleraient.

CAROLINE.

Ces registres!

NOIRVILLE.

Oui, ce sont mes comptes-courans, mon grand-livre... Je les ai fait apporter pour connaître ma position... Il faut que je sache quelle dot je pourrai donner... et je prétends qu'elle soit belle.

CAROLINE.

Tu sais bien que Gustave exige que l'on n'en parle pas.

NOIRVILLE.

Je connais son désintéressement ; n'importe, je ferai bien les choses... mes affaires sont aujourd'hui plus prospères que l'an dernier... J'allais être forcé de ne plus faire honneur à ma signature ; à cette époque, les maisons les plus respectables ont été contraintes de suspendre leurs paiemens.

CAROLINE.

Et sans Gustave...

NOIRVILLE.

Mon nom était compromis, et je ne pourrais pas être député... il accourut à mon secours et sauva mon honneur... Je me plais toujours à reposer mes yeux sur cette page... Tiens, Caroline, voici mes comptes... depuis j'ai, grâces au ciel, pu lui rendre les 300,000 francs qu'il m'avait fait prêter ; mais, c'est égal, je me regarde toujours comme son débiteur.

CAROLINE.

Oui, comme vous dites, vous autres banquiers : le compte ne se balance pas.

NOIRVILLE.

AIR : *J'en guette un petit...*

Jamais je ne vis chez un homme
Plus d'abandon, de générosité,
Fidèlement je remboursai la somme
Sans pour cela me croire acquitté.
Ainsi ce compte est toujours en souffrance.

CAROLINE.

Tu ne vas plus être son débiteur,
Je tâcherai de faire son bonheur
Pour que tu trouves la balance.

NOIRVILLE.

Mais quelque chose m'inquiète, c'est sa tristesse continuelle que je ne puis m'expliquer! et ton cousin Léon aussi... je ne sais ce qui a pu lui déranger l'esprit... il n'a plus la tête à ce qu'il fait... il tient les discours les plus étranges, les plus incohérens... en vérité, je ne comprends rien à la conduite de ces deux jeunes gens.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉON.

(Léon entre tristement, va s'asseoir sur le devant de la scène, et prend les livres.)

LÉON, *à part.*

Que dira ma famille quand elle apprendra?.. Dix et sept font dix-sept, je pose sept et retiens... Un malheur s'attache à mes pas... je me disais bien que... Qui de un paie neuf, ça ne se peut, j'emprunte un, qui vaut dix... On ne peut se soustraire...

NOIRVILLE.

Comment ; tu ne nous dis rien... quitte donc un instant ton travail...

CAROLINE.

Vous n'êtes guère aimable, mon cousin.

LÉON.

J'étais plongé dans des réflexions et des calculs qui absorbaient toutes mes facultés intellectuelles... Oh! convenez que le monde est une drôle de chose, et que tout va de travers... aucun de nous n'est placé là où faudrait qu'il fût placé... par exemple, vous, mon oncle, croyez-vous que vous êtes à votre place?

NOIRVILLE, *bas à Caroline.*

Le pauvre garçon m'afflige. *(Haut.)* Léon, écoute-moi..... Désires-tu quelque chose?.. te trouves-tu malheureux chez moi?

LÉON.

Non, mon sort me semble doux... Aimé, estimé de ma famille, et caporal dans la garde nationale!..

NOIRVILLE.

Serait-ce parce que tu n'es pas décoré?

LÉON.

Non, mon oncle, j'ai toujours aimé à me faire distinguer. D'ailleurs... je le suis, décoré.

NOIRVILLE.

Comment?

Léon.

AIR: *Vaudeville de l'Actrice.*

Sur les boulevards, vers la brune,
J'étais allé me promener,
Quand par une foule importune
Soudain je me sens entraîner;
La foule qui devient plus grande
Parvient place Vendôme enfin,
Et là, sans que je le demande,
On m'a donné l'ordre du bain.

J'en ai été enrhumé pendant huit jours.

NOIRVILLE, *riant.*

Alors, d'où vient cette mélancolie?

LÉON, *à part.*

Ne trahissons pas le fatal mystère. *(Haut.)* Vous vous trompez, je ne suis pas triste.... Voyez, le sourire est sur mes lèvres.... Je n'aime que les choses gaies, amusantes, spirituelles... Ce soir, j'irai voir les *Lions de Mysore*...

NOIRVILLE.

Tu veux nous donner le change; mais je crois avoir surpris ton secret.

LÉON, *à part.*

Je suis attéré! Est-ce qu'il saurait que je suis Saint-Simonien?

NOIRVILLE.

Que veux-tu?.. les circonstances étaient pressantes... D'un côté, l'amour que Caroline a pour Gustave; d'un autre, les obligations éternelles que je lui dois... et puis entre parens, on ne se gêne pas.

CAROLINE.

Croyez bien que c'est malgré moi.

LÉON.

Oh! comme vous errez!.. J'en conviens, ma cousine me paraît toujours très-agréable; mais qu'est-ce que cela me fait à moi?...

je ne l'aime plus du tout, du tout... J'ai bien autre chose en tête, ma foi !

NOIRVILLE.

Bien vrai, Léon ?

LÉON.

Parole d'honneur !

CAROLINE.

Le compliment est joli.

NOIRVILLE.

Nous lui demandions de la franchise.

CAROLINE.

C'est égal, il fallait adoucir les termes.

LÉON.

Oh ! que vous êtes femme, ma cousine... Il faut m'oublier... ne plus penser à moi... je l'exige, je le veux... et si vous avez le malheur d'obéir, on vous arrache les yeux.

CAROLINE, *souriant.*

Oh ! cela n'ira pas jusque-là...

LÉON.

Je l'espère bien... moi qui ai des yeux bleus justement... ça serait joli !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUSTAVE.

NOIRVILLE.

Eh bien ! Gustave?

GUSTAVE.

Je viens du bureau, pas de lettres.

NOIRVILLE.

Ce retard me contrarie... j'espérais que les signatures s'échangeraient aujourd'hui... votre père garde le silence, il veut peut-être nous surprendre, et venir lui-même vous donner son consentement.

GUSTAVE.

Je ne pense pas que ses occupations lui permettent d'entreprendre ce voyage.

NOIRVILLE.

Alors, il faut qu'il n'ait pas appris avec plaisir un projet d'union formé loin de lui.

GUSTAVE.

Ah ! monsieur, chassez cette idée... mon père ne voudrait pas me désespérer. Il sait combien j'aime votre fille, et croyez que si jamais quelqu'un s'opposait à mon mariage, ce ne serait pas lui.

NOIRVILLE.

Ni moi, ni ma fille, je le pense; ce ne pourrait alors être que vous.

GUSTAVE.

Ah ! monsieur.

LÉON.

A propos, dites donc, mon oncle, pourquoi tous les préparatifs que j'ai vus à la cuisine?.. c'est pour les électeurs sans doute... vous

faites bien de les soigner... Oh Dieu! on sent les truffes jusqu'ici... ne soyez donc pas nommé avec ça!

AIR *de Lantara.*

La révolution dernière
Devait tuer tous les abus;
Mais comment gouverner la terre,
Hélas! si l'on ne dînait plus.
Vainement des censeurs farouches
Blâment cela comme autrefois;
Il faut bien s'adresser aux bouches
Quand on veut obtenir des voix.

Hein... il n'est pas trop mal celui-là?

NOIRVILLE.

C'est bon, c'est bon, mauvais plaisant, laissez-nous, et toi, Caroline, retire-toi aussi, je désire rester seul avec Gustave... allez, mes enfans.

AIR: *Il faut donc fuir ce village.* (Léonide.)

Va, compte sur moi, ma chère,
Pour bien lire dans son cœur.
Je vais lui parler en père
Au nom de votre bonheur.

CAROLINE, *à Gustave.*

Votre chagrin, je le gage,
Va devenir plus léger.
Songez dans un bon ménage
Que tout doit se partager.

(Léon et Caroline sortent.)

REPRISE.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Mais quel est donc ce mystère?
Quel secret cache son cœur?
En l'interrogeant mon père,
Songez à notr' bonheur!

LÉON.

Oh! quel air triste et sévère!
Il m'affecte sur l'honneur.
C'est peut-être sa manière
D'exprimer tout son bonheur!

NOIRVILLE.

Va compte sur moi, etc.

SCÈNE V.

NOIRVILLE, GUSTAVE.

NOIRVILLE.

Gustave, nous sommes seuls, parlons à cœur ouvert... Il y a quelques mois, rarement la tristesse se peignait sur votre physionomie... aviez-vous de légers chagrins, nous étions vos confidens... notre amitié et votre gaîté habituelle les dissipaient bien vite... vous m'avouez l'amour que ma fille vous inspirait, je vous accorde sa main... maintenant vous êtes sombre... vous semblez nous fuir, et vous affectez une tranquillité que dément votre visage à chaque instant.

GUSTAVE.

Vous vous alarmez à tort... je vous le répète, jamais je ne fus plus heureux.

NOIRVILLE.

Je ne puis le croire... Quelque spéculation hasardeuse vous inquiète-t-elle?.. Ne pourriez-vous plus disposer de votre main?... Auriez-vous fait à une autre quelque promesse?

GUSTAVE.

Je vous jure sur l'honneur que je suis libre.

NOIRVILLE.

Mes soupçons sont donc fondés.

GUSTAVE.

Que voulez-vous dire? (*A part.*) Saurait-il?

NOIRVILLE.

Gustave, ma fille vous est devenue moins chère... mais comme nous sommes tous deux engagés et que cet hymen est près de se conclure, vous penseriez manquer à l'honneur en m'avouant qu'il ne vous sourit plus... Eh bien! Gustave, pour votre bonheur et celui de ma fille, je vous rends votre parole.

GUSTAVE.

Caroline me serait moins chère! ne le pensez pas... je l'aime plus que jamais!

NOIRVILLE.

Mais qu'est-ce donc alors?.. Pardonnez-moi mes craintes; mais le sort de ma fille dépendra bientôt de vous seul... A voir mon empressement à m'assurer certains suffrages, vous pourriez croire que, tout entier à mes rêves ambitieux, je reste indifférent à ce qui regarde ma famille; vous vous tromperiez, mon ami.

AIR : *Vaudeville du Château perdu.*

Par le scrutin ma plus chère espérance
Avant deux jours je vais la voir combler;
Mais ce bonheur dont je jouis d'avance
Votre chagrin vient ici le troubler.
J'ai, comme tous, mon travers, ma faiblesse,
Un peu d'orgueil... d'ambition surtout.
Mais mon enfant n'a pas moins ma tendresse,
Mon cher Gustave, on est père avant tout.

SCENE VI.

LES MÊMES, CAROLINE, LÉON, *accourant.*

CAROLINE.

Une lettre de Mulhouse.

LÉON.

Oui, de Mulhouse, j'ai vu le timbre.

GUSTAVE.

De mon père!.. donnez vite.

CAROLINE.

Je suis tremblante!..

LÉON.

C'est drôle, moi je ne tremble pas.

NOIRVILLE.

Nous sommes impatiens... ouvrez-la, Gustave.

GUSTAVE.

L'émotion...

NOIRVILLE.

Je conçois... veuillez permettre... vous n'auriez pas le courage de briser le cachet... (*Il l'ouvre.*) Singulière écriture! c'est de l'hébreu pour moi.

GUSTAVE, *embarrassé.*

J'ai une manière particulière de correspondre avec mon père... (*Il parcourt la lettre.*) Caroline! mon père consent à notre mariage... il m'annonce sa prochaine arrivée, et ne veut pas qu'on retarde pour lui l'échange des signatures.

NOIRVILLE.

Aujourd'hui même il aura lieu... Ah! j'ai le cœur soulagé d'un grand poids... maintenant rien ne peut plus s'opposer à notre bonheur!

LÉON.

Au leur, non... mais le vôtre, mon oncle, il y a quelque chose qui pourrait bien le déranger un peu.

NOIRVILLE.

Que veux-tu dire? quoi donc?

LÉON.

L'autre affaire.

NOIRVILLE.

Quelle autre affaire?

LÉON.

Eh bien! la grande... l'élection...

NOIRVILLE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

LÉON.

Oh! presque rien... seulement deux ou trois petites questions qu'on veut vous adresser... ils sont terriblement curieux cette année-ci les électeurs... Dieu! sont-ils curieux!

NOIRVILLE.

Monsieur, les électeurs usent de leur droit... N'en dites jamais de mal devant moi, s'il vous plaît.

LÉON.

C'est juste, vous n'êtes pas encore nommé... c'est égal, ils vous demanderont toujours ce que vous pensez de la grande question dont on parle maintenant, et puis d'autres choses encore...

NOIRVILLE.

Je sais, je sais...

LÉON.

Il faudra vous prononcer, il n'y a pas à dire...

NOIRVILLE.

Me prononcer, me prononcer...

AIR *du Carnaval de Béranger.*

Un tel objet n'est pas un badinage,
Il faut long-temps en compter avec soi.
Souvenez-vous que la règle du sage
Nous dit, monsieur, dans le doute abstiens-toi.
Pour mettre en paix enfin ma conscience,
Comme on pourrait un jour me rétorquer,

Sur tout cela je garde le silence,
C'est ma manière à moi de s'expliquer.

LÉON.

Si ces messieurs se contentent de l'explication, à la bonne heure...

NOIRVILLE.

Au surplus, cela ne vous regarde pas... de quoi vous mêlez-vous?

CAROLINE.

C'est vrai, Léon, pourquoi tourmenter mon père?..

NOIRVILLE.

Le fait est cependant que si les électeurs... c'est fort embarrassant... je vais aller voir les meneurs les plus influens... Attendez-moi, mes enfans, je ne serai pas long-temps.

LÉON, *à Caroline.*

S'il se tire de là, par exemple!.. ça m'amuse, moi, tout ça. (*Il sort avec Noirville.*) Attendez-moi, mon oncle.

SCÈNE VII.

CAROLINE, GUSTAVE.

CAROLINE.

Mon pauvre père! ils lui tourneront la tête... quel malheur qu'il lui soit venu à l'esprit cette fantaisie d'ambition et d'honneur! il était si heureux, si tranquille, si bon!.. quel changement depuis qu'il s'est lancé dans la politique!.. son bon sens même semble par fois l'abandonner... Il dit tantôt blanc, tantôt noir, va de droite à gauche... est dans une agitation continuelle...

GUSTAVE.

Rassurez-vous, c'est une fièvre; cela passera.

CAROLINE.

C'est depuis qu'il s'est fait modéré surtout... C'est effrayant: il n'a jamais eu tant d'accès de colère!

GUSTAVE.

Oui, il paraît que la modération produit maintenant cet effet-là.

AIR: Vaudeville *de Partie et Revanche.*

Ces docteurs à la foi si pure,
Tribuns qu'on a vus en rabats,
Ne mettent que mensonge, injure
Dans leurs pédantesques débats. (*bis.*)
Leur modération si sage
Ne vous jette que flamme et feu:
Entre la fureur et la rage,
C'est quasi le juste-milieu (*bis.*)

CAROLINE.

Grâce au ciel, mon père n'en est pas encore là... C'est un brave homme qu'on trompe, voilà tout.

GUSTAVE.

Et il n'est pas le seul!..

CAROLINE.

Mais revenons à nous... Voyons cette lettre, relisez-là... C'est

donc bien vrai, rien ne peut plus empêcher notre bonheur maintenant?

GUSTAVE, *redevenue triste.*

Je l'espère du moins.

CAROLINE.

Comment vous l'espérez! Est-ce que vous ne devez pas en être sûr?

GUSTAVE, *à part.*

Il n'y a plus à hésiter, il faut que je m'explique.

CAROLINE.

Allons, voilà encore votre tristesse qui vous reprend... Mais qu'est-ce que cela veut dire enfin? à quoi pensez-vous?

GUSTAVE.

Je me disais : Quelle douleur serait la mienne, si quelque événement venait rompre un projet d'union qui comble mes plus chères espérances!

CAROLINE.

Est-ce que cela est possible?

GUSTAVE.

Si un mot, un seul mot venait changer en dédain, en aversion peut-être, l'amitié, l'amour qu'on a pour moi!

CAROLINE.

Qui peut vous faire naître cette idée?.. Vous m'effrayez, Gustave... Au nom du ciel, expliquez-vous.

DUO.

AIR *de Marie.*

Allons, un peu de confiance,
Quoi! tous mes soins sont superflus!
Comment! vous gardez le silence?
Non, monsieur, vous ne m'aimez plus.
D'une destinée ennemie,
Si vous ne pouvez fuir les coups,
Votre constante amie
Veut pleurer (*bis*) avec vous.

GUSTAVE.

Je tremble, je frissonne,
Il faut tout dire cependant,
Oui, le devoir l'ordonne,
Pour mon cœur, ah! quel tourment!
Vous qui m'êtes si chère,
M'aimerez-vous toujours?
Apprenez ce mystère....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, NOIRVILLE, LÉON ET QUELQUES ÉLECTEURS.

CHOEUR D'ÉLECTEURS.

AIR *de la Muette.*

Près de vous chaque invité
Accourt plein d'espérance;
Pour le bonheur de la France,
Vous serez bientôt notre député.

NOIRVILLE.

J'espère, messieurs, que vous avez été satisfaits des explications que j'ai eu l'honneur de vous donner... (*Les électeurs font un signe d'assentiment.*) Nous nous retrouverons encore demain sur le champ de bataille, au collége électoral... Je vous présente mon jeune ami, Gustave, et bientôt mon gendre... Vous voudrez bien nous faire l'honneur d'apposer vos signatures au contrat. . Dubois, faites servir...

LÉON, *à part.*

Quelle éloquence dans sa dernière phrase, hein?... Dubois, faites servir. Décidément, mon oncle sera un grand orateur.

NOIRVILLE.

Eh! bien, messieurs, quoi de neuf?

UN ÉLECTEUR.

On parle d'une nouvelle bataille en Pologne; ah! combien faudra-t-il encore en livrer?

GUSTAVE.

Il n'est pas un cœur vraiment français qui ne palpite en songeant à leur gloire!

AIR *de la Colonne.*

Mais si le destin des batailles
Favorisait leurs oppresseurs,
Pour honorer leurs funérailles
Qu'aurions-nous?... d'inutiles pleurs! (*bis.*)
Pologne, à nos heures d'alarmes,
Que tu savais mieux nous servir!..
Ce que tes fils venaient tous nous offrir,
C'était du sang et non des larmes! (*ter.*)

L'ÉLECTEUR.

Hélas! ils succomberont peut-être en s'écriant : Dieu est trop haut et la France est trop loin!

NOIRVILLE

Non, non, messieurs, la liberté doit triompher partout.

AIR : *Vaadeville de l'Anonyme.*

La liberté qui reprend sa puissance,
Qui dans son vol renverse les abus,
Aux yeux des rois de la sainte-alliance
Est une fièvre, un cholera-morbus;
C'est à leurs yeux un cholera-morbus.
Dans son essor il franchit les barrières,
De proche en proche il se gagne soudain;
Car malgré les cordons sanitaires
Les peuples se donnent tous la main.

TOUT LE MONDE.

Oui, oui.

LÉON, *à part.*

Est-il patriote donc à présent, mon oncle!

NOIRVILLE.

Et de l'intérieur que dit-on?

L'ÉLECTEUR.

Oh! pas grand chose.

LÉON.

Par exemple ! et les charivaris donc, est-ce que vous prenez cela pour rien ?.. Gare au député nouvellement décoré qui retourne au chef-lieu... Ah ! ce ne n'est plus comme autrefois.

AIR : *Nous ne soupirons pas sans cesse.* (*Semaine des Amours.*)

Jadis on chantait sa présence,
Il ne craignait point de charivari,
Et la cuisine employait sa science
A bien fêter le député chéri,
Que de dîners on donnait, Dieu merci !
Mais aujourd'hui la France est plus mutine,
Nos députés, dans leur département,
Ne dînent plus... l'attirail de cuisine
Leur sert de musique à présent. } (*bis.*)

NOIRVILLE.

Taisez-vous donc, Léon, vous êtes d'une inconséquence !.. Ce qui est vraiment beau, messieurs, ce qui fera honneur à notre époque, c'est l'emprunt national au pair ! Avec quel patriotisme, quel désintéressement on est venu soutenir le crédit public !..

L'ELECTEUR.

C'est vrai... mais pourquoi faut-il que ce soit un Israëlite qui le premier ait eu l'idée ?..

NOIRVILLE.

Ah ! monsieur, y pensez-vous ?.. Aujourd'hui, pourquoi ces honteuses distinctions ?.. les jugez-vous indignes d'être patriotes ?... Non, non ; laissez-les acquitter leur dette envers la France, qui la première en a fait des citoyens...

L'ÉLECTEUR.

Monsieur, je n'ai pas prétendu...

NOIRVILLE.

Grâces à nos institutions... ils sont agglomérés à la grande famille... Grâces à la saine philosophie, ils peuvent aujourd'hui aspirer aux emplois les plus honorables ; la patrie les compte au nombre de ses défenseurs, le barreau s'enorgueillit de leur talent ; ils ont marqué leur place dans les arts... ne sont-ils pas des hommes comme nous ?

L'ÉLECTEUR.

Mais, certainement... comment donc ?... cela ne fait aucun doute... cette tolérance vous honore, monsieur... vous serez un digne député.

(Tous paraissent le féliciter, excepté Gustave.)

NOIRVILLE.

Comment, Gustave, vous restez muet ! ne partageriez-vous pas notre manière de penser ?.. Vous, jeune homme, auriez-vous des préjugés ?

GUSTAVE.

Non, non, monsieur ; mais vous me voyez ému, transporté !.. je vous l'avoue, jusqu'à présent je doutais... je craignais... mais je n'aurais pas mieux défendu notre cause.

NOIRVILLE.

Comment, votre cause !!..

GUSTAVE.

Oui, monsieur, voilà mon secret : je suis Israélite !

NOIRVILLE.

Hein ?

L'ÉLECTEUR, *à Noirville.*

Qu'avez-vous donc? vous êtes tout pâle?

LÉON, *à part.*

C'est vrai que ça l'a un peu changé.

NOIRVILLE.

Non, je suis seulement surpris... je n'ai pas de préjugés, moi, ni d'intolérance... certainement... vous me connaissez, messieurs, et j'espère que vous me rendrez justice... Quoi ! parce que Gustave est Israélite !..

GUSTAVE.

Je ne perdrais pas Caroline !

LÉON.

Mon oncle, le contrat est là... si ces messieurs voulaient signer?..

NOIRVILLE.

Oui, oui, c'est cela... mais non, non, cela est impossible aujourd'hui ; je sais que la religion de Gustave lui défend de toucher la plume un samedi... Ne contraignons personne... de la tolérance... de la tolérance, messieurs... demain ou après. (*A part.*) Je ne croyais pas, ce matin, avoir un gendre Israélite... (*Haut.*) Mais à table, messieurs, à table !

CHOEUR.

AIR *du Hussard de Felsheim.*

Votre conduite est noble et sage,
Recevez ici notre compliment,
Quelle âme indépendante et sage !
Honneur, honneur à l'homme tolérant !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la bibliothèque de M. de Noirville.

SCENE PREMIERE.

NOIRVILLE, GUSTAVE.

NOIRVILLE, *à Gustave.*

Eh bien! vous vous éloignez, monsieur?

GUSTAVE.

Il le faut bien, monsieur.

NOIRVILLE.

Et vous êtes décidé à ne pas faire ce que je vous demandais?

GUSTAVE.

Oui, monsieur.

NOIRVILLE.

Ainsi c'est bien vous qui renoncez volontairement à la main de ma fille?

GUSTAVE.

Oui, monsieur, j'y renonce.

AIR: *Penses-tu qu'il nous désapprouve?*

Ah! Caroline m'est bien chère,
Mais puisqu'il faut pour l'obtenir
Renier la foi de mon père,
Mon seul devoir est de la fuir.
Quand l'espoir le plus légitime
M'est ravi par vous en ce jour,
Je veux du moins emporter son estime
Pour ne pas perdre son amour. } (*bis.*)

NOIRVILLE.

Très-bien, monsieur, très-bien... J'espère au moins que vous n'irez pas dire que c'est moi qui romps ce mariage... et que pour nuire à ma candidature, à mon élection certaine, vous ne prétendrez pas que j'aie des préjugés, que je sois intolérant, que...

GUSTAVE.

Non, monsieur, rassurez-vous... Je sais respecter jusqu'aux faiblesses des hommes que j'ai aimés: mon sacrifice sera complet..... et même, pour mieux rassurer une ambition, que je veux croire honorable, j'irai, s'il le faut, jusqu'à dire que c'est moi qui ai voulu faire abjurer mademoiselle Caroline.

NOIRVILLE.

Eh! mais, au fait, il le faudrait... Quoi qu'il en soit, je suis tranquille... ma tolérance est connue de tout le monde... J'estime beaucoup les Israélites;... je suis fort aise d'en voir en Europe, en France, à Paris même... mais dans ma famille....

GUSTAVE, *avec amertume.*

Oh! c'est bien différent!

NOIRVILLE.

Au surplus, monsieur, n'ai-je pas sujet de me plaindre?.. Eh! quoi! vous attendez que des étrangers soient présens, des électeurs surtout, pour faire une déclaration que depuis long-temps la delicatesse exigeait... m'exposer, malgré ma tolérance bien connue, à faire devant ces messieurs quelque sortie maladroite... qui m'aurait enlevé cinquante voix!.. au moins.

GUSTAVE.

Sous ce rapport, monsieur, je n'essaierai pas de me défendre. Oui, j'aurais dû vous faire plutôt cet aveu; mais je craignais...

NOIRVILLE.

Ah! vous en convenez donc vous-même?

AIR *d'Aristippe.*

Le procès, en cette occurrence,
Par ce long mystère est jugé.
Vous craigniez notre répugnance,
Ce n'est donc pas un préjugé.
Si vous cachiez, comme un problème,
Votre croyance aux yeux de tous,
Vous en rougissiez donc vous-même?...

GUSTAVE.

Non... j'avais peur de rougir pour vous;
J'avais peur de rougir pour vous.

NOIRVILLE.

Monsieur!.. Ah! mais non, ne nous fâchons pas... Au fond, vous êtes un brave garçon, que j'estime fort, et que je crois incapable de chercher à me nuire, surtout dans une circonstance comme celle-ci... C'est bien dommage que... Mais, au fait, ce n'est pas un défaut, ce n'est qu'un malheur.

GUSTAVE, *saluant.*

Monsieur.....

NOIRVILLE.

Vous me quittez? (*Gustave s'incline.*) Ah! ça, je compte sur votre parole, mon cher ami... Vous allez passer devant le collége... il y a une assemblée préparatoire: si on vous interroge, par hasard... vous me rendrez justice.

GUSTAVE.

Je vous le répète, monsieur, soyez tranquille.

AIR: *On n'offense point une belle.*

Certain que celui qui me blesse
De l'honneur respecte la loi,
Je puis cacher une faiblesse
Qui ne rend malheureux que moi.
Si je doutais de lui, quoique je l'aime (*bis*),
Je parlerais, je vous en avertis. (*bis.*)
Je puis bien me trahir moi-même,
Mais jamais trahir mon pays. } (*bis.*)

NOIRVILLE.

Bravo! jeune homme... Il m'a ému... quelle noblesse d'âme! quelle discrétion!.. ah! s'il n'était pas... Ecoutez, mon ami, demandez-moi tout ce que vous voudrez: de l'argent pour des entreprises, du papier sur Hambourg, sur Londres, et même une sous-préfecture, aussitôt que je serai député...

GUSTAVE.

Que dites-vous, monsieur? pensez-vous donc déjà à solliciter des places, à assiéger à votre tour ce fameux banc des ministres?

NOIRVILLE.

Moi?.. ah! par exemple, du tout, du tout; c'est mon amitié pour vous qui m'égarait.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Désormais les élus de France
Ne viendront plus, j'en ai l'espoir,
Escompter leur indépendance
A ce trop scandaleux comptoir. (*Bis.*)
Enfin on verra chaque membre
Ecouter, voter dignement,
Et ne plus transformer la chambre } *Bis.*
En un bureau de placement. }

Voilà qui est dit, vous ne serez pas sous-préfet. (*A part.*) Diables de jeunes gens, on ne sait comment les prendre avec leurs principes rigides.

GUSTAVE.

Vous n'avez rien de plus à me dire, monsieur?

NOIRVILLE.

Non, mon ami. (*A part.*) Je serais capable de laisser échapper encore quelque phrase qui pourrait me compromettre auprès des électeurs. (*A Gustave qui remonte.*) Vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir à ma condition, vous savez.

(Gustave s'incline et va sortir quand Caroline paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

Que vient de me dire Léon!.. Est-il possible? M. Gustave nous quitte, tout est rompu...

NOIRVILLE.

Allons bon, à l'autre maintenant... je vous demande un peu de quoi se mêle M. Léon?

CAROLINE.

Ce n'est donc pas vrai?.. Je disais bien moi que mon père était incapable...

GUSTAVE.

Vous avez raison, mademoiselle, monsieur votre père n'a aucun tort dans cette affaire. Une circonstance imprévue, une nouvelle lettre de Mulhouse...

CAROLINE.

Vous partez donc?

GUSTAVE.

Il le faut.

CAROLINE.

Ainsi Léon ne m'a pas trompée... Est-il possible? on vous repousse, car je connais le motif... Ah! mon père!

NOIRVILLE.

On le repousse, on le repousse... d'abord, c'est inexact, puisqu'il dépend de lui...

CAROLINE.

Vous consentez donc encore à notre mariage?

NOIRVILLE.

C'est-à-dire, non, je ne consens pas.

CAROLINE.

Comment?

NOIRVILLE.

Mais je ne m'oppose pas non plus.

CAROLINE.

Que voulez-vous donc enfin?

NOIRVILLE.

Gustave le sait.

CAROLINE.

En vérité, mon père, depuis que vous voyez un certain monde, on ne vous reconnaît plus: votre langage...

NOIRVILLE.

Qu'est-ce à dire, mademoiselle?.. Qu'est-ce qu'il a mon langage?.. Est-ce que je ne me fais pas comprendre?..

GUSTAVE.

Ce débat doit vous être pénible; je me retire, monsieur.

AIR: *de Victorine.* (Final du 2e acte.)

C'en est fait, je vous quitte;
Adieu tout mon bonheur.
Il le faut, partons vite.
Je sens briser mon cœur!

ENSEMBLE.

C'en est fait je vous quitte, etc.

CAROLINE, *à son père.*

Vous souffrez qu'il nous quitte!
Adieu tout mon bonheur!
(*A Gustave.*)
Eh! quoi! partir si vite!....
Je sens briser mon cœur.

NOIRVILLE.

C'est lui seul qui nous quitte,
Et renonce au bonheur.
Il reviendra bien vite
S'il t'aime avec ardeur.

CAROLINE, *à son père.*

De ce qu'il fit, je pense,
On doit mieux le payer.

GUSTAVE.

Caroline, silence!
Il faut tout oublier!

(On reprend le premier quatrain, et Gustave sort.)

SCÈNE III.

CAROLINE, NOIRVILLE.

CAROLINE.

C'est affreux! (Elle s'assied en pleurant.)

NOIRVILLE.

Le fait est qu'il a du bon ce jeune homme... Pourquoi faut-il que ce soit un... Et dire que pendant un an je ne m'en suis pas

aperçu!.. Conçois-tu ça, toi?.. Maintenant, je le reconnaîtrais entre mille... Sa figure offre bien tous les signes caractéristiques de sa nation... Ne trouves-tu pas dans sa physionomie quelque chose d'oriental, d'étrange?

CAROLINE.

Le seul changement que je trouve en lui, c'est qu'il est malheureux.

NOIRVILLE.

Malheureux, malheureux! c'est sa faute... il sait ce qu'il doit faire... je suis très-tolérant, à la bonne heure, mais jamais un juif n'entrera dans ma famille... Rien que d'y penser, je frisonne... Mais, voyons, qu'as-tu?

CAROLINE.

Je pleure, voilà tout.

NOIRVILLE.

Mais oublies-tu donc?..

CAROLINE.

Au contraire, c'est que je n'oublie pas, moi... Je me rappelle que vingt fois vous m'avez dit : Ce jeune homme est plein d'honneur, de probité, de délicatesse; il a des talens, une expérience au-dessus de son âge; heureuse la famille qui pourra se l'attacher! Ce sera un bon mari, j'en suis sûr... Et un seul mot change tout à vos yeux : il est juif!.. mais en est-il moins bon, moins généreux?.. Est-ce lui qui s'est fait ce qu'il est, et vaut-il moins pour cela?

NOIRVILLE.

Caroline, votre amour vous cache tous les inconvéniens que cette union pourrait avoir un jour... je serai plus sage que vous... si M. Gustave fait ce que je lui ai demandé, nous verrons: dans le cas contraire, ne m'en parlez plus.

CAROLINE.

Est-il possible!

AIR *de l'Ange gardien.* (de madame Duchambge.)

O ciel! qu'avez-vous dit? renoncer pour la vie
Au bonheur de l'aimer, d'entendre ses sermens!
Hélas! ne suis-je plus votre fille chérie?
Pouvez-vous résister à mes plaintifs accens?
Il a tant fait pour vous!... Je l'ai vu tout-à-l'heure
De vous défendre encor se faire ici la loi :
Avant de l'oublier, il faudra que je meure!...
O mon père! rendez-le moi!

NOIRVILLE, *ému.*

Caroline... mademoiselle... assez... je ne veux pas être ému aujourd'hui... J'ai besoin de toute ma tête, de tout mon sang-froid.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON.

Mon oncle, il y a en bas un monsieur qui veut vous parler; il paraît très-pressé.

NORVILLE.

Qu'on le fasse monter. (*Léon sort.*) Ma chère amie, cache tes

larmes... devant un étranger, on pourrait croire que je suis un mauvais père, un tyran domestique, et cela me ferait du tort.

CAROLINE, *du ton du reproche.*

Il suffit, mon père, je ne pleurerai plus pour ne pas nuire à votre élection.

NOIRVILLE.

Chut!

SCÈNE V.

NOIRVILLE, CAROLINE, LÉON, M. THIBAUT.

NOIRVILLE, *saluant.*

Monsieur... Eh! mais c'est M. Thibaut, mon tailleur.

LÉON, *à part.*

Il a donc changé, je ne connais pas celui-là. (*Bas à son oncle.*) Votre tailleur? Est-ce que vous allez déjà commander votre costume?

NOIRVILLE.

Taisez-vous, impertinent.

M. THIBAUT.

Monsieur m'a fait demander?

NOIRVILLE.

Oui, mon cher ami, il me faut un habit noir tout de suite.

M. THIBAUT.

Cela suffit, monsieur, j'ai votre mesure.

NOIRVILLE.

Non, non, il faut la reprendre... j'ai beaucoup maigri depuis quinze jours.

LÉON, *bas à Caroline.*

Je crois bien au métier qu'il fait.

(Le tailleur se dispose à prendre masure à Noirville.)

NOIRVILLE.

Mon cher ami, vous aurez soin de tenir les entournures un peu larges pour que j'aie plus de liberté dans le geste... voyez-vous.

(Il lève et baisse le bras comme un orateur à la tribune.)

M. THIBAUT, *tout en prenant mesure.*

Très-bien, très-bien, monsieur, c'est pour la tribune, n'est-ce pas?.. Le fait est que votre élection est certaine.

NOIRVILLE, *avec suffisance.*

Le croyez-vous, M. Thibaut?.. Vous habillez beaucoup d'électeurs, n'est-ce pas?

M. THIBAUT.

Mais oui, monsieur.

NOIRVILLE.

Vous avez fait attention aux entournures?

M. THIBAUT.

Soyez tranquille, monsieur, je sais qu'il faut que rien ne gêne un orateur; qu'il a besoin d'avoir au moins autant d'indépendance dans ses habits, que dans son opinion.

AIR : Vaudeville de *Fanchon.*

Lorsque l'on s'embarrasse,
Un geste, une grimace,

Seront toujours
D'un grand secours.
Aux gens à molle fibre,
Il faut au moins dans les débats,
A défaut d'esprit libre,
Laisser libres... les bras.

NOIRVILLE.

Ah! ah! M. Thibaut, vous faites des épigrammes?

M. THIBAUT.

Eh! mais, monsieur, il m'est souvent difficile de n'en pas faire en prenant certaines mesures.

NOIRVILLE.

Hein?

LÉON, *qui est assis près de sa cousine, et la regarde travailler à une tapisserie.*

Attrape!

M. THIBAUT.

Oh! ceci est sans application.

NOIRVILLE.

A la bonne heure... Dites-moi donc, a-t-on été content de ma profession de foi parmi vos pratiques?

M. THIBAUT.

Enchanté, monsieur... Voilà qui est fini.

NOIRVILLE, *prenant un bout de la mesure.*

Eh! bien! qu'est-ce que je vois donc là?.. *(Il lit.) Liberté! ordre public... le commerce, l'industrie... pas de place...* Dieu me pardonne, c'est ma circulaire électorale que vous avez mise en mesure!.... C'est un peu leste, par exemple.

M. THIBAUT.

Ah! mon Dieu! monsieur, je suis désespéré... Si j'avais su qu'elle fût de vous, je ne me serais pas permis...

NOIRVILLE.

Qu'est-ce à dire, si vous aviez su! mais il me semble qu'en lisant...

M. THIBAUT.

Oui, sans doute; mais c'est que je lis jamais ces sortes de choses-là

AIR: *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Dans ces superbes prospectus,
C'est toujours le même langage:
De grands mots contre les abus,
Chacun a son petit bagage.
Croyez donc à cet almanach
Pour moi vraiment, je ne suis plus si bête,
J'examine le fond du sac;
C'est bien plus sûr que l'étiquette.

NOIRVILLE.

Comment, vous examinez? Est-ce que ça vous regarde? est-ce que vous êtes électeur?

M. THIBAUT.

Certainement, monsieur... J'étais même de grand collége avant la révolution.

NOIRVILLE.

Est-il possible?

M. THIBAUT.

Oui, et depuis mon déménagement, je suis du vôtre.

NOIRVILLE.

En vérité... Mais, savez-vous que c'est un homme d'esprit au moins que M. Thibaut... As-tu remarqué ça, toi, Caroline?

CAROLINE.

Mon père...

NOIRVILLE.

Et toi, Léon?

LÉON.

Moi? oh! oui... depuis un moment surtout, ça m'a frappé.

NOIRVILLE.

Ah! vous êtes électeur?.. Dites-moi donc, M. Thibaut, je crois que j'aurai besoin d'une redingote d'été... Ah ça! entre nous... là, sans façon, puis-je compter sur votre voix?

M. THIBAUT.

Eh! dam, monsieur... je vous avoue qu'on vous accuse d'être un peu dans les immobiles.

NOIRVILLE.

C'est une calomnie, mon cher ami, c'est une affreuse calomnie.

LÉON, *riant.*

Par exemple!

NOIRVILLE, *à Léon.*

Taisez-vous donc, monsieur, c'est indécent... Moi, je serais partisan de ces hommes, qui, sous prétexte de ne pas aller trop vite, s'arrêtent tout court au beau milieu du chemin... Mais, je n'en veux pas plus que vous de ces hommes-là, mon cher ami... Au fait, qu'est-ce qu'ils vous disent tous?

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Aux abus ils feront la guerre;
Mais une guerre à petit bruit.
De notre Liberté si chère,
Bien loin, ils nous montrent le fruit;
Tout en hissant leur lourde voile,
Ils suivent, ces habiles gens,
Comme l'ouvrier de l'Étoile,
Le système des progrès lents.

M. THIBAUT.

A la bonne heure, je vois que vous êtes des nôtres.

NOIRVILLE.

Certainement, monsieur Thibaut.. vous me fournirez pour mardi trois pantalons de nankin... ainsi je puis donc compter sur vous?...

M. THIBAUT.

Vous savez que je suis très-exact.

NOIRVILLE.

Je ne parle pas des pantalons... je vous demande si je puis compter sur votre voix... vous n'avez plus de scrupules? Au surplus, tenez, revoyez ma profession de foi. (*Il reprend la mesure.*) Je veux

la liberté, mais non pas en égoïste, pour moi seul; je la veux pour tout le monde... Je veux l'ordre, parce que sans ordre la liberté est impossible... Je veux la prospérité du commerce... Vous me ferez deux gilets de piqué blanc... je veux... Dam! tout cela est un peu décousu maintenant... mais c'est égal. (*Montrant son front.*) Là, c'est bien classé, et voilà l'essentiel.

M. THIBAUT, *remettant sa mesure et ses échantillons dans sa poche.*

Oh! maintenant, monsieur, je suis sûr de vous.

AIR : *de Michel et Christine.*

Oui, comptez sur ma voix;
Votre noble indépendance,
Ah! j'en ai l'assurance,
Saura faire honneur à notre choix.

NOIRVILLE.

En effet, par quelles entraves
Pourrais-je encore être arrêté?
Quand je vois partout les esclaves
Reconquérir la liberté!
Au joug honteux d'une absurde puissance,
Long-temps soumis, les peuples cette fois,
Pour peser le destin des rois,
Tiennent à leur tour la balance!

ENSEMBLE.

J'aurai donc votre voix?
Toujours mon indépendance,
Ayez-en l'assurance,
Saura faire honneur à votre choix.

M. THIBAUT.

Ah! comptez sur ma voix;
Votre noble indépendance,
Oui, j'en ai l'assurance,
Saura faire honneur à notre choix!

LÉON, *à part.*

Il lui donne sa voix;
Il croit à son indépendance.
Le pauvre homme, je pense,
Pourra bientôt s'en mordre les doigts!

(Noirville reconduit Thibaut jusqu'à la porte et lui serre la main. Il redescend en s'essuyant le front.)

SCENE VI.

CAROLINE, LÉON, NOIRVILLE.

NOIRVILLE.

Ouf!.. si celui-là me manque, ma foi... Eh bien! qu'est-ce que tu as à me regarder comme un imbécille, toi?

LÉON.

Moi, mon oncle? C'est que je ne reviens pas de tout ce que je viens d'entendre.

NOIRVILLE.

Pourquoi cela, s'il vous plaît?

LÉON.

Comment, mon oncle! vous ne vous rappelez pas que vous avez dit hier à votre bonnetier tout le contraire?

NOIRVILLE.

Que vous êtes borné, Léon!.. Vous voyez que ces deux hommes n'ont pas la même opinion, et vous voulez que je leur dise la même chose?.. Vous ne savez donc pas vivre?

LÉON.

Mais dam! non, pas comme ça.

NOIRVILLE.

Allez. (Il passe près de sa fille.)

LÉON, *à part.*

Je voudrais bien savoir ce qu'il dira à son épicier?

NOIRVILLE.

Eh bien! ma bonne Caroline, est-ce que tu me boudes toujours?

CAROLINE, *se levant.*

Non, mon père.

NOIRVILLE.

A quoi donc pensais-tu?

CAROLINE.

A lui.

NOIRVILLE.

Tu n'es pas raisonnable... Allons, voyons, promets-moi de quitter cet air triste. Je te donnerai... des robes nouvelles, des bijoux, enfin tout ce qui peut distraire un cœur de femme.

CAROLINE.

Vous me jugez mal, mon père.

AIR *nouveau de Berton fils.*

Quand je perds ma seule espérance,
Lorsqu'un mot sépare nos cœurs,
Je vous dois mon obéissance,
Et je vous cacherai mes pleurs.
Mais les dons de votre opulence,
Ne sauraient calmer mes douleurs. (*Bis.*)
Je n'ai point de coquetterie:
Vos présens, qui donc les verra?
Pourquoi me ferais-je jolie,
Puisqu'hélas! il ne sera plus là.

(Elle baise la main de son père et s'éloigne.)

LÉON.

Pauvre petite! elle me fait mal... Il faut que je la console... Ma cousine!

NOIRVILLE.

Restez, Léon, j'ai à vous parler.

LÉON.

A moi?

NOIRVILLE.

Oui.

SCÈNE VII.

NOIRVILLE, LÉON.

LÉON.

J'aurais pourtant bien voulu la consoler un peu, ma pauvre cousine...

NOIRVILLE.

Soyez tranquille. ce petit chagrin passera, et elle me saura gré plus tard de ma fermeté... Écoutez-moi, Léon. Tout-à-heure, en vous voyant là près de ma fille, j'ai pensé à mes anciens projets; et je me suis dit : L'amour que ces deux enfans ont eu autrefois l'un pour l'autre, peut très-bien se rallumer.

LÉON.

C'est impossible, mon oncle.

NOIRVILLE.

Ne m'interrompez pas... Ayant de fortes raisons pour ne pas rendre publics les vrais motifs de la rupture du mariage de Caroline avec Gustave...

LÉON.

Ah ! oui, à cause de votre tolérance et des élections.

NOIRVILLE.

Taisez-vous donc... Vous concevez parfaitement que votre discrétion même pourrait porter atteinte à la réputation de ma fille. Le seul moyen d'imposer silence à la malignité, serait donc d'en revenir à un autre mariage.

LÉON.

Je vous vois venir, mon oncle... mais le sort en est jeté, ce n'est pas ma vocation... et quand bien même, j'aimerais encore Caroline, un obstacle insurmontable, un mur d'airain s'élève entre nous ! votre morale...

NOIRVILLE.

Qu'est-ce à dire, ma morale ?

LÉON.

Vos principes...

NOIRVILLE

Mes principes !..

LÉON.

Vos principes religieux... Tenez, mon oncle, il est inutile de vous le cacher plus long-temps...

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

J'ai juré de passer mes jours
En paix loin du monothéisme ;
J'ai fait mes adieux pour toujours
Au fétichisme, au panthéisme.

NOIRVILLE.

Je n'y comprends plus rien du tout.

LÉON.

Un jour vous grossirez la liste.

NOIRVILLE.

Ah ! ça, Léon, êtes-vous fou ?

LÉON.

Non, vraiment, je ne suis pas fou.

NOIRVILLE.

Qu'êtes-vous donc?

LÉON.

Je suis Saint-Simoniste.
En moi vous voyez un Saint-Simoniste.

NOIRVILLE.

Quelle extravagance !.. Imbécille ! et c'est pour écouter de pa-

reilles absurdités que vous désertez sans cesse la maison ? Faites-y bien attention, monsieur... Vous n'avez rien ; votre sort dépend uniquement de moi ; j'ai de la patience, mais je puis la perdre. Réfléchissez donc à ce que je vous ai proposé.

LÉON.

C'est inutile, mon oncle ; j'aime ailleurs.

NOIRVILLE.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

LÉON.

La créature la plus céleste ! Angélica ! la grande prêtresse sociale !

NOIRVILLE.

Encore !

LÉON.

Ah ! si vous l'aviez entendue comme moi, rue Taitbout, n° 9, lorsqu'inspirée d'un feu divin !.. Mais non, vous n'y auriez rien compris.

NOIRVILLE.

Décidément, il a perdu la tête...

AIR : *Fille rebelle à la voix de son père.* (Siége de Corinthe.)

Renoncez à cette chimère
Et ne m'en reparlez jamais.
Si vous excitez ma colère
Ne comptez plus sur mes bienfaits.
Quand je vous offre une femme charmante
Pouvez-vous donc hésiter un instant ?

LÉON.

Oui, ma cousine est riche et séduisante ;
Mais je serai fidèle à mon serment.

ENSEMBLE.

Angélica seule m'est chère,
Ah ! puis-je l'oublier jamais !
Non, ses attraits je les préfère
A vos trésors, à vos bienfaits.

NOIRVILLE.

Renoncez à cette chimère, etc.

SCÈNE VIII.

LÉON, *seul.*

Est-il étonnant, mon oncle, avec sa tolérance ! Il renvoie Gustave parce qu'il est juif ; moi, il me déshéritera parce que je suis Saint-Simonien. Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait au fait... N'ai-je pas la caisse saint-simonienne à mon service ? J'y ai versé cinq mille fr. ; par conséquent... Il est vrai que dans la répartition, d'après les capacités, je n'aurai que quarante-sept fr. cinquante cent... et on ne peut pas aller bien loin avec ça...

(Il va s'asseoir tristement.)

SCENE IX.

LÉON, GUSTAVE.

GUSTAVE, *se croyant seul.*

Je n'ai pu résister au désir de la revoir encore... Léon.

LÉON.

Comment! c'est vous, Gustave? je vous croyais déjà bien loin.

GUSTAVE.

J'ai voulu faire un dernier adieu à votre cousine.

LÉON.

Intéressante victime du préjugé : est-ce que vous espérez encore quelque chose, par hasard?

GUSTAVE.

Hélas! non.

LÉON.

Vous faites bien, mon ami; car l'homme barbare qui nous persécute tous les deux a déjà voulu placer ailleurs la main de votre prétendue.

GUSTAVE.

Est-il possible... et il croit que Caroline consentira...

LÉON.

Ah! mon Dieu, oui, il dit qu'il en est sûr.

GUSTAVE.

Et connaissez-vous mon rival?

LÉON.

Oui.

GUSTAVE.

Il est riche?

LÉON.

Il le sera.

GUSTAVE.

Aimable?

LÉON.

Oh! oui, par exemple... il ne peut pas s'en empêcher... c'est plus fort que lui.

GUSTAVE.

Et... il espère la séduire?

LÉON.

Il en a une peur affreuse... avec ça qu'il a le désagrément d'être très-joli garçon... et blond cendré, ce qui est dangereux comme tout.

GUSTAVE.

Mais enfin l'aime-t-il lui?

LÉON.

Du tout, du tout.

GUSTAVE.

Enfin qui est-il, voyons?

LÉON.

Une victime comme vous... un homme dont les yeux se sont ou-

verts à la lumière, et qui brûle, jusqu'à nouvel ordre, pour une créature angélique, classée dans les supériorités intellectuelles... enfin un fidèle disciple saint-simonien.

GUSTAVE.

C'est donc un fou?

LÉON.

Plaît-il?.. Mon cher ami, je ne vous dis pas de mal d'Abraham, moi; ainsi faites-moi le plaisir de respecter Saint-Simon!

GUSTAVE.

Eh quoi! serait-ce par hasard?..

LÉON.

Et qui donc?.. oui, c'est moi; mais qu'on n'espère pas que je cède... oh! j'ai du caractère.

SCENE X.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE, *en entrant.*

Monsieur Gustave ici.

GUSTAVE.

Oui, mademoiselle... j'avais résolu de m'éloigner; mais je n'en ai pas encore eu le courage... Que s'est-il donc passé?.. vous avez pleuré.

CAROLINE.

Si vous saviez ce que mon père vient de me proposer!

LÉON.

Je le sais, moi... et si vous ne résistez pas, tant pis pour vous, ma cousine.

CAROLINE.

Eh! mon dieu, mon cousin, tranquillisez-vous...

AIR: *Vaudeville de la Famille du Porteur d'eau.*

Mon père prétend en ce jour
Former ce nouveau mariage,
M'assurant que plus tard l'amour
Embellirait notre ménage.

LÉON.

Je n'en crois rien. Cet avenir,
En vain ses vœux nous le commandent.

CAROLINE.

Pour moi, je dois en convenir,
Hélas! j'aimerais mieux mourir.

LÉON.

Voyez comme nos cœurs s'entendent...

Savez-vous ce qu'il faut faire? . Il faut nous prononcer vigoureusement tous les deux à la fois.

GUSTAVE.

A quoi cela servira-t-il? M. Noirville a bien pris son parti.

LÉON.

C'est vrai que depuis quelque temps il est terriblement entêté... Oui, au fait, à quoi cela servira-t-il que je vous refuse? il en cherchera bien vite un autre.

GUSTAVE.

Cette idée m'est insupportable!

CAROLINE.

Mais pourtant, Gustave, mon père m'a encore répété qu'il dépendait de vous...

GUSTAVE.

En effet.

CAROLINE.

Eh bien! pourquoi ne pas céder à son désir?

GUSTAVE.

Céder... oui, il le faudra, car cet état est un supplice... Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis ce matin!.. Je me croyais plus de force... mais vous perdre, vous perdre pour toujours! Ah! ce serait la mort!.. Je vais écrire.

(Il s'assied à la table, et écrit vivement quelques lignes; il plie la lettre et y met un cachet.)

LÉON.

Qu'est-ce donc que lui demande mon oncle?

CAROLINE.

Je ne sais.

LÉON.

Une chose bien terrible, sans doute, puisque ça lui coûte tant!.. Est-il devenu despote cet homme-là!

GUSTAVE.

Tenez, Caroline, remettez cette lettre à votre père.

CAROLINE.

Votre main tremble.

GUSTAVE.

Non, non... ce n'est rien.

CAROLINE.

Vous consentez à ce que mon père vous demandait?

GUSTAVE.

Oui... (*A part.*) Mais que dira le mien?.. Ah! je n'oserai plus supporter ses regards!.. Malheureux!..

SCENE XI.

LES MÊMES, NOIRVILLE, *puis* SIMON.

NOIRVILLE, *dans la coulisse.*

Un dîner de vingt couverts, trois services!

LÉON.

Allons, bon, voilà la batterie de réserve qui va faire feu!..

NOIRVILLE, *en entrant.*

Ah! tout va bien... (*Avec étonnement, en voyant Gustave.*) Monsieur Gustave!

CAROLINE.

Il consent à tout, mon père. Tenez, voyez cette lettre.

NOIRVILLE, *ouvrant la lettre.*

Est-il possible!.. (*Après avoir lu.*) Mon ami, ah! vous ne sauriez croire quel plaisir vous me faites! Caroline...

GUSTAVE, *le prenant à part.*

Au nom du ciel, monsieur, que cela reste entre nous... ne me faites pas rougir devant eux.

NOIRVILLE.

Que vous êtes enfant, mon ami; mais vous vous exagérez l'importance de cela... Que diable! il ne faut pas avoir de préjugés.

GUSTAVE.

Oh! je ne m'abuse pas, monsieur; c'est mal, bien mal ce que vous me faites faire... Mais je l'aime tant!

NOIRVILLE.

Écoutez, on tiendra la chose secrète, puisque vous le voulez... Dès ce soir, vous aurez une première entrevue avec un de mes bons amis, l'abbé Ducange, homme très-tolérant... Je vais vous donner une lettre pour lui.

GUSTAVE.

Quoi! déjà...

LÉON.

Qu'ont-ils donc?

CAROLINE.

Gustave, quel est ce mystère?.. Vous êtes pâle, ému?..

NOIRVILLE.

Ce n'est rien, ce n'est rien... Tu sauras cela plus tard. L'essentiel est que rien ne s'oppose plus à votre mariage.

CAROLINE.

E st-il bien vrai?

(Noirville fait passer Gustave près de Caroline; il lui baise la main.)

FINAL.

AIR *Nouveau de M. Alexandre Piccini.*

NOIRVILLE, CAROLINE, LÉON.

Douce espérance,
Plus de souffrance,
Un sort heureux
Comble nos vœux.

GUSTAVE, *bas à Noirville.*

Monsieur, que ce mystère
A tous soit inconnu.

DUBOIS, *annonçant.*

Monsieur Simon.

GUSTAVE.

Grand Dieu! mon père,
Hélas! tout est perdu.

(M. Simon paraît; Noirville va au-devant de lui. Gustave est anéanti; Caroline semble lui dire d'aller embrasser son père. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon du premier acte.

SCENE PREMIERE.

NOIRVILLE, DUBOIS.

NOIRVILLE. (*Il entre en robe de chambre.*)

Voici donc le grand jour !.. C'est ce matin que l'urne électorale va prononcer... Je suis tout ému... Dubois !

DUBOIS.

Monsieur ?

NOIRVILLE.

Mon habit.

DUBOIS.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

NOIRVILLE.

O ambition, ambition !.. que de tourmens tu nous causes !.. Si ce n'était l'intérêt de mon pays, en vérité, je crois que j'y renoncerais... Quelle nuit j'ai passée !.. A peine assoupi, le plus horrible rêve... je me croyais déjà député, j'entre à la chambre...

AIR : *Gaîment, je m'accommode.*

Je monte à la tribune,
On rit.
Messieurs... quelle infortune !
On rit.
Ma langue s'embarrasse,
On rit.
Je retourne à ma place,
On rit.
Même assis à ma place,
On rit.

Si c'était un pressentiment !

DUBOIS, *entrant.*

Voilà votre habit, monsieur.

NOIRVILLE.

C'est bien.

(Il ôte sa robe de chambre et met son habit.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUSTAVE.

NOIRVILLE.

Ah ! c'est vous, mon ami... Dubois, laissez-nous. (*Dubois sort.*) Eh ! bien, avez-vous vu l'abbé Ducange? (*Gustave regarde avec in-*

quiétude autour de lui.) Oh! n'ayez pas peur... personne ne peut nous entendre... Mais qu'avez-vous donc? Vous êtes pâle, vous paraissez souffrir...

GUSTAVE.

Oui, depuis hier, monsieur... je suis au supplice... l'arrivée de mon père...

NOIRVILLE.

Pourquoi vous tourmenter?.. Il ne saura rien.

GUSTAVE.

Il ne saura rien!.. Oui, vous me garderez le secret, vous... vous me l'avez promis... Mais, moi, suis-je bien sûr de ne pas me trahir?.. Lorsqu'il est là devant moi, ma tête s'égare... L'expression de son amitié, ses éloges, ses caresses même, tout me tue... car je le sens, je n'en suis plus digne... c'est sa malédiction qu'il me devrait!

NOIRVILLE.

Non, mon ami, non... Il sentira plus tard comme nous...

GUSTAVE.

Ah! jamais... Il ne transige pas avec l'honneur, lui!

AIR *de Julien.*

Ah! ce bonheur qui m'était assuré
Près d'une femme que j'adore,
Quand je serai déshonoré
Pourrai-je le goûter encore?

NOIRVILLE.

Déshonoré!.. mon ami, votre cœur
A lui-même se fait injure.

GUSTAVE.

Hélas! monsieur, qu'est-ce donc qu'un parjure,
Si ce n'est pas le déshonneur! (*Bis.*)

NOIRVILLE.

On vient... Remettez-vous... c'est votre père...

GUSTAVE.

Mon père!.. Ah! mon dieu!

(Il cherche à se remettre.)

SCENE III.

LES MÊMES, SIMON, CAROLINE.

(Simon entre en causant avec Caroline, à qui il donne le bras.)

SIMON, *sans voir Noirville, ni Gustave.*

Oui, oui, j'en conviens, Gustave est un bon et honnête garçon... mais il ne vous vaut pas...

CAROLINE.

Oh! que si, monsieur... j'ai bien des défauts, allez.

SIMON.

Je suis sûr que sa mère sera folle de vous... Moi, d'abord...

NOIRVILLE.

Bonjour, monsieur Simon.

SIMON.

Ah! vous étiez là, monsieur Noirville... Bonjour... bonjour,

Gustave... Excusez ma distraction ; mais j'étais fort occupé avec mademoiselle. Voilà une grande heure que nous causons raison ensemble. Monsieur, vous devez être fier de votre fille ; Gustave, tu pourras l'être bientôt de ta femme.

GUSTAVE.

Chère Caroline !

SIMON.

Ah ! ça, signons-nous aujourd'hui ?

NOIRVILLE.

Aujourd'hui ?.. Sans doute, ce serait avec grand plaisir...

GUSTAVE.

Mon père, le ciel sait que c'est mon désir le plus vif... mais aujourd'hui M. Noirville aura de si sérieuses occupations...

SIMON.

C'est juste, c'est juste... c'est le grand jour... son ambition est légitime, je l'approuve... Je voudrais que tous les candidats fussent aussi dignes que lui de la confiance de leurs concitoyens... L'exemple de tolérance qu'il donne, en consentant à l'alliance de sa famille avec la mienne, est la meilleure garantie qu'il puisse offrir de ses principes. Tout autre que lui aurait peut-être exigé une abjuration ; et lorsqu'il n'y a pas conviction sincère, c'est lâcheté de la demander ; c'est honte d'y consentir, n'est-il pas vrai, monsieur ?

NOIRVILLE.

Monsieur, certainement...

SIMON.

Grâce au ciel, les progrès de la raison humaine rendent ces lâchetés et ces hontes plus rares de jour en jour. . Le temps du fanatisme est passé... Il ne s'agit plus de savoir aujourd'hui si l'on suit tel ou tel culte, mais si l'on vit en honnête homme ; voilà l'essentiel.

AIR : *Muse des bois.*

Pour un seul Dieu qui du ciel nous contemple,
Quand chaque peuple eût bâti son autel,
En son orgueil il ne vit que son temple,
Et seul il crut bien prier l'Eternel.
Ce Dieu clément, qui compte nos misères,
Pour désigner, au grand jour ses élus,
Pèse-t-il donc seulement nos prières ?
Non, mes enfans, il pèse nos vertus ! (*Bis.*)

GUSTAVE, *bas à Noirville.*

Eh bien ! monsieur ?

NOIRVILLE, *de même.*

Je ne vous dis pas qu'il ait tort ; mais c'est plus fort que moi, je ne me déciderai jamais...

DUBOIS, *entrant.*

M. Ducange attend M. Gustave dans son appartement.

GUSTAVE, *à part.*

Grand Dieu !

SIMON.

Quel est ce monsieur Ducange ?

GUSTAVE.

Mon père, c'est... Oh ! personne ne le connaît ici... J'ai à ter-

miner avec lui une affaire d'intérêt: Je reviens à l'instant... (*Bas à Noirville.*) Au nom du ciel, qu'il ne soupçonne rien; je serais perdu !

SCÈNE IV.

NOIRVILLE, SIMON, CAROLINE.

SIMON.

Qu'est-ce donc que cette affaire, monsieur Noirville ?

NOIRVILLE.

Je ne puis pas vous dire... j'ignore absolument...

CAROLINE, *à elle-même.*

Monsieur Ducange...

NOIRVILLE, *bas.*

Si tu dis un mot, tu perds Gustave...

SIMON.

Mon fils paraissait troublé. Sa tristesse depuis hier m'inquiète... Aurait-il fait quelque spéculation malheureuse ?

NOIRVILLE.

Non, non, rassurez-vous, ce n'est rien... Depuis quelque temps Gustave est comme cela; mais une fois le mariage fait, il n'en sera plus question... Pardon, il faut que je sorte. Déjà onze heures, les électeurs doivent être assemblés.

SIMON.

Que craignez-vous ? votre élection est certaine.

NOIRVILLE.

Elle devrait l'être, d'après mes principes connus; mais j'ai des concurrens... Ils prétendent que je n'ai pas d'éloquence.

SIMON.

Que fait cela ?

AIR : *A soixante ans.*

Mon cher monsieur, vos craintes sont frivoles,
Les électeurs se souviendront, je crois,
Que les marchands de brillantes paroles
Nous font souvent d'assez mauvaises lois. (*Bis.*)
Pour le pays tout irait mieux, je pense,
Si désormais maint habile orateur
Mettait enfin, fuyant l'éclat trompeur,
Dans ses discours un peu moins d'éloquence,
Et dans son vote un peu plus d'honneur. } *Bis.*

Soyez tranquille, encore un coup. Avec un homme comme vous, on sait sur quoi l'on peut compter, et c'est tout ce qu'il faut.

NOIRVILLE.

Ah ! monsieur, l'intrigue, la calomnie... Mais l'heure passe... Caroline, tu vas venir avec moi...

CAROLINE, *riant.*

Comment ! aux élections? mais je ne peux pas voter, moi, mon père.

NOIRVILLE.

Espiègle... tu voteras où je vais te conduire; il s'agira de bijoux, de toilette. Allons, viens... (*Bas.*) J'ai à te parler.

SIMON.

Quoi! vous m'abandonnerez aussi?

CAROLINE.

Oh! je reviendrai bien vite.

SIMON.

Pouvez-vous m'en répondre?

AIR : *Espérance, confiance.* (Fiorella.)

Quand elle est jolie,
La femme entre nous
Aisément s'oublie
Devant des bijoux.

CAROLINE.

Ah! quoique légère,
Oublierai-je ainsi,
Qu'en suivant un père,
J'en laisse un ici?

Ah! croyez à ma tendresse,
Jamais mon cœur
Ne fut trompeur.
Un instant, si je vous laisse,
Au retour m'attend le bonheur.

ENSEMBLE.

Ah! croyez à ma tendresse, etc.

SIMON.

Mon enfant, votre tendresse,
Ah! pour mon cœur
C'est le bonheur.
Oui, ma fille, de ma vieillesse,
Sera l'espoir consolateur.

NOIRVILLE.

Partons vite, le temps presse,
L'espoir flatteur
Rentre en mon cœur.
(*A Simon.*)
Adieu donc, je vous laisse.
(*A part.*)
Ah! malgré moi, j'ai toujours peur.

(Noirville sort avec Caroline.)

SCÈNE V.

SIMON, *seul.*

Aimable enfant!.. Gustave sera heureux avec elle, j'en suis sûr... écrivons à sa mère. Cette bonne Crettle, ce mariage la tourmente un peu... rassurons-là.

(Il se met à la table et écrit.)

SCENE VI.

SIMON, LÉON.

SIMON.

Qui vient?

LÉON, *entrant par une porte latérale.*

Ne faites pas attention, monsieur, c'est moi... Est-ce que mon oncle est sorti?

SIMON, *continuant à écrire.*

Oui, il est allé aux élections.

LÉON.

Oh! tant mieux.. Et il ne s'est pas aperçu de mon absence?

SIMON.

Mais non, personne ne s'est occupé de vous.

LÉON.

Je suis sauvé! j'avais une peur!

SIMON.

Pourquoi donc?

LÉON.

C'est qu'il est si intolérant.

SIMON.

Comment, comment, intolérant!

LÉON.

Sans doute, il m'avait bien défendu de retourner chez la grande prêtresse sociale, et je n'ai pas pu y tenir; j'ai bravé sa colère... j'ai revu mon Angélica.

SIMON.

Plaît-il?.. Je ne vous comprends pas, mon cher ami?

LÉON.

Comment, vous ne comprenez pas que je suis Saint-Simonien, et que mon oncle, qui est un fanatique, ne veut pas entendre parler de Saint-Simon.

SIMON.

Vous êtes fou.

LÉON.

Allons, encore un... Le fait est qu'il vient de Mulhouse, et ce pays-là n'est pas encore à la hauteur... En deux mots, monsieur, voici ce que c'est : A chacun selon ses œuvres et sa capacité.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Pour mettre un terme à nos misères,
D'après nos nouveaux réglemens,
Les enfans n'auront plus de pères,
Les pères n'auront plus d'enfans. (*Bis.*)
Plus d'avantages de naissance,
Plus d'héritages, plus de bien,
Et nous serons tous dans l'aisance } *Bis.*
Quand personne n'aura plus rien. }

SIMON.

Quel amphigouri me fait-il là?.. Pardon, monsieur, mais j'achève ma lettre...

L'ÉLECTEUR, *dans la coulisse.*

Il faut que je lui parle à l'instant, vous dis-je.

DUBOIS, *de même.*

Mais, monsieur, il est sorti.

L'ÉLECTEUR, *de même.*

C'est une affaire de la plus haute importance et qui ne souffre pas de retard.

LÉON.

Mais je reconnais cette voix, c'est un des électeurs d'hier.

SIMON.

Faites entrer, monsieur... peut-être pourrons-nous suppléer monsieur Noirville. Que se passe-t-il donc? (*Il achève de plier sa lettre.*) Est-ce quelque malheur?..

(Il va au-devant de l'électeur.)

SCÈNE VII.

SIMON, L'ELECTEUR, LEON.

SIMON.

Entrez, monsieur... M. de Noirville est absent; mais je suis son ami, et vous pouvez vous expliquer devant moi... à moins que l'affaire ne soit absolument secrète.

L'ÉLECTEUR.

Elle ne peut plus l'être, monsieur; il y a déjà scandale.

SIMON.

Scandale!

L'ÉLECTEUR.

Oui, monsieur; et je venais annoncer à M. Noirville que s'il ne peut démentir les bruits que l'on répand, son élection est manquée.

SIMON.

Est-il possible?

LÉON.

Ah! mon pauvre oncle, il en mourra.

SIMON.

Je crois pouvoir répondre d'avance, monsieur, qu'on a calomnié mon ami... Ses principes politiques.

L'ÉLECTEUR.

Oh! ceux-là, on ne les attaque pas; et cependant comme il nous a trompés sur un point, nous ne sommes pas très-disposés à croire à ses protestations sur les autres... Eh! monsieur, qu'est-ce donc que les élections?

AIR: *Vaudeville du Rémouleur et de la Meunière.*

C'est un carnaval politique
Où chaque habile concurrent
A se bien déguiser s'applique
Jusqu'au vote inclusivement.
Et lorsqu'arrive, sans conteste,
Ce gros budget qui les séduit,
Le masque tombe, l'homme reste, } *bis.*
Et notre argent s'évanouit.

SIMON.

Cela n'arrive que trop souvent, j'en conviens; mais enfin de quoi peut-on accuser M. Noirville?

L'ÉLECTEUR.

On l'accuse d'intolérance, monsieur.

SIMON.

D'intolérance! Ah! par exemple; je puis mieux que personne le justifier à cet égard. Monsieur, je réponds de Noirville... Tenez,

prenez cette adresse. Je suis connu de plusieurs membres de votre collége ; je suis aussi électeur, éligible même.

L'ÉLECTEUR.

Ah ! vous êtes éligible?

SIMON.

Oui, monsieur... Informez-vous, ma réputation est faite, et je me porte caution pour mon ami.

L'ÉLECTEUR.

Il vous a donc aussi trompé ?

SIMON.

Comment?.. (*A Léon.*) Ah ! ça, jeune homme, serait-ce vous, par hasard, qui, avec votre folie de saint-simonisme...

LÉON.

Du tout, monsieur, du tout... moi je souffre et je me tais sans murmurer, comme Stanislas dans Michel et Christine.

SIMON.

Mais qu'est-ce donc, enfin ?

L'ELECTEUR.

On dit et on offre de prouver que M. de Noirville a exigé que le jeune Gustave, son gendre futur, abjurât avant d'épouser sa fille.

SIMON.

Est-il possible!.. Mais, non, non, je ne puis le croire... c'est un mensonge, un mensonge horrible. Au surplus, un moment suffira pour tout éclaircir et renvoyer la honte aux calomniateurs. M. Léon, courez, cherchez votre oncle partout, et ramenez-le sur-le-champ. Et vous, monsieur, retournez de grâce à l'assemblée, et obtenez un délai. Revenez ensuite ici, et nous pourrons, j'espère, vous fournir la preuve que la conduite de Noirville n'a jamais cessé d'être honorable. (*A Léon.*) Allez donc, jeune homme.

LÉON.

J'y cours, monsieur.

(Il sort lentement.)

SIMON.

Mais mon fils vient de ce côté.

L'ÉLECTEUR.

Comment, monsieur, le jeune Gustave?

SIMON.

Oui, monsieur, oui, c'est mon fils...Laissez-nous seuls, de grâce... Je vous attendrai ici.

(Il reconduit l'électeur jusqu'à la porte du fond. Gustave entre par la porte latérale.)

SCÈNE VIII.

SIMON, GUSTAVE.

GUSTAVE, *en entrant.*

Mon père!

SIMON, *avec tranquillité.*

Eh bien! mon ami, cette affaire est donc terminée enfin?

GUSTAVE.

Oui, mon père.

SIMON.

Elle offrait quelque difficulté, à ce qu'il paraît; car ce M. Ducange t'a retenu long-temps... Tu es bien ému?

GUSTAVE.

Moi?.. je n'ai pourtant aucun sujet.

SIMON.

Oh! je pense bien que si tu avais un motif réellement sérieux d'inquiétude, tu te rappellerais que ton père est ton meilleur ami... mais la confiance ne se commande pas : j'attendrai.

GUSTAVE, *à part.*

Quel supplice!

SIMON.

Depuis que tu m'as quitté, j'ai éprouvé une contrariété assez vive.

GUSTAVE.

Quoi donc, mon père?

SIMON.

On a calomnié ce brave Noirville... et toi-même...

GUSTAVE.

Comment?

SIMON.

Oui, des misérables ont répandu un bruit qui attaque également son honneur et le tien.

GUSTAVE.

Que dites-vous?

SIMON.

J'ai repoussé avec indignation, comme je le devais, un outrage dont la honte arrivait jusqu'à moi.

GUSTAVE, *à part.*

Oh! mon Dieu!

SIMON.

Je suis sûr de M. Noirville, de mon fils surtout... ni l'un ni l'autre n'aurait voulu me tromper si indignement. J'écrivais à ta mère, lorsqu'on est venu m'interrompre... Je l'ai laissée souffrante, inquiète... j'ai voulu la rassurer... Tiens, voilà ce que je lui disais. (*Il lit.*) « Ma bonne Crettle, tes craintes étaient mal fondées. Notre enfant « est toujours digne de nous. La famille dans laquelle il entre n'a « pas voulu lui faire acheter le bonheur au prix d'une lâcheté. Et « lors même qu'elle l'aurait placé entre sa conscience et l'amour, « Gustave a trop d'honneur pour que je pense qu'il eût jamais « cédé. »

GUSTAVE.

Mon père!

SIMON.

J'ai bien fait, n'est-ce pas, d'insister sur ce point?.. Ta pauvre mère se tourmente aisément, pour ce qui regarde notre loi surtout. Le moindre doute à ce sujet lui serait mortel... Elle t'aime tant!.. comme tu l'aimes toi-même... et j'aurais pu croire un seul instant, que notre Gustave, notre enfant chéri, le seul espoir, l'orgueil de nos vieux jours, pût nous porter à tous deux un coup si horrible!.. Oh! non, elle en serait morte, mon ami.

GUSTAVE.

Ma mère !

SIMON.

Vous pleurez, votre trouble augmente!... Gustave, que s'est-il donc passé?... N'osez-vous plus lever les yeux sur moi?... Etes-vous en effet coupable ?

GUSTAVE.

Je suis bien malheureux !

SIMON.

Malheureux!... Il est donc vrai....

GUSTAVE.

Non, non, pas encore !

SIMON.

Pas encore!... Et quel est le jour fixé pour votre déshonneur ?

GUSTAVE.

Par pitié, ne m'accablez pas.

SIMON.

Placez-vous là, monsieur. (*Gustave s'approche de la table.*) Ecrivez au bas de cette lettre....

GUSTAVE.

Pourquoi ?

SIMON.

Ecrivez... « Mon père vous a trompée ; il croyait à ma tendresse « pour vous, pour lui ; il croyait à mon honneur... Eh bien ! je suis « un lâche : j'ai renié ma foi, et c'est moi qui vous tue. »

GUSTAVE, *se jetant à ses genoux.*

Jamais, jamais!... Mon père, oui, je fus coupable, bien coupable; mais voyez mon repentir, et ayez pitié de moi. Ah ! depuis que j'ai fait cette promesse fatale, chaque instant m'apporte un supplice nouveau.... Je sens la honte sur mon front, un poids affreux m'oppresse, je ne respire plus : écoutez, mon père. L'amour de Caroline est ma vie. Eh bien ! j'y renonce : emmenez-moi; quittons ces lieux.... mais partons vite. Si je la revoyais, ah ! je n'aurais plus le courage de la fuir !

AIR : *Duo de Wallace.*

Ah ! par pitié mon père,
Calmez votre courroux,
Ecoutez ma prière,
J'embrasse vos genoux.

SIMON.

Ton repentir, s'il est sincère,
Efface à mes yeux ton erreur.
Viens donc dans les bras de ton père,
Viens qu'il te presse sur son cœur.

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Mais partons, l'heure passe..
Si nous étions surpris !..
Loin de ces lieux, par grâce,
Emmenez votre fils.

SIMON.

Oui, partons, l'heure passe...
Mais calme tes esprits.
Mon Dieu ! je te rends grâce,
J'ai retrouvé mon fils ! (Il l'embrasse encore.)

CAROLINE, *dans la coulisse.*

Mettez ces cartons dans ma chambre.

GUSTAVE.

C'est elle!... Que devenir?

SIMON.

Était-elle instruite?

GUSTAVE.

Non, mon père... de rien.

SIMON.

Laisse-moi faire alors. Il faut prolonger son erreur. Nous la quitterons, et plus tard tu lui écriras. Allons, du courage.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah! me voilà enfin. J'ai été bien long-temps, mais ne me grondez pas. On veut absolument que je sois coquette, il faut bien y consentir, puisque c'est pour lui.. . Mais qu'avez-vous donc tous les deux? Gustave a pleuré!

SIMON.

Non, non, ce n'est rien... Nous allions sortir quand vous êtes venue.

CAROLINE.

Sortir?

SIMON.

Oui, pour remplir un devoir sacré.... Sa mère est souffrante, nous allions au temple prier pour elle.

CAROLINE.

Sa mère? Mais c'est la mienne aussi, je dois prier comme vous.

SIMON.

Bonne Caroline!

CAROLINE.

Cette nouvelle est donc arrivée depuis mon départ? Mon Dieu! serait-elle mal?

SIMON.

Non, rassurez-vous... ce ne sera rien, j'espère... Viens, mon fils.

CAROLINE.

Vous reviendrez bientôt?.. Gustave, vous ne me dites rien... Vous ne me regardez pas?.. Est-ce que vous m'en voulez?

GUSTAVE.

Moi, Caroline!.. (*Bas à Simon.*) Ah! partons, mon père, je me trahirais!

CAROLINE.

AIR *nouveau de M. Granger fils.*

Gustave, votre peine
N'est-elle pas la mienne?
Oui, nous avons les mêmes pleurs
Pour les mêmes malheurs.
Ah! le ciel en ce jour

Exaucera notre prière,
Et bientôt votre mère
Pourra sourire à notre amour.
Calmez donc le chagrin
Qui fait couler ici vos larmes.
Mon ami, plus d'alarmes,
Dieu bénira notre destin.

ENSEMBLE.
Calmez donc le chagrin, etc.
SIMON, *bas à Gustave.*
Cache lui ton chagrin.
Ah! ne lui cause pas d'alarmes,
Epargne lui des larmes,
Cache ton secret dans ton sein.

(Simon emmène Gustave, et ils vont partir quand Noirville paraît avec l'électeur.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, NOIRVILLE, L'ÉLECTEUR.

NOIRVILLE.

Je vous répète, monsieur, que c'est une calomnie.

L'ÉLECTEUR.

On a des preuves, monsieur, et je vous répète, à mon tour, que vous ne devez plus compter sur la députation, si vous ne parvenez pas à les détruire.

NOIRVILLE, *à Simon.*

Est-il possible!.. Concevez-vous une chose pareille! On a été dire à ces messieurs que je voulais forcer votre fils à abjurer.

CAROLINE.

Comment?

NOIRVILLE.

Vous ai-je jamais parlé de cela?

SIMON.

A moi, non, monsieur; mais...

GUSTAVE, *bas à son père.*

Ah! par pitié pour sa fille, ménagez-le.

L'ÉLECTEUR.

Au surplus, monsieur, il y aurait un moyen de donner un démenti sans réplique à ceux qui vous accusent.

NOIRVILLE.

Un moyen?.. Dites, mon cher ami, dites, je suis décidé à tout pour vous prouver... que je suis toujours digne de vos suffrages.

SIMON, *à part.*

Ah!.. cet homme me révolte!

GUSTAVE, *bas.*

Pensez à Caroline.

L'ÉLECTEUR.

Vous aviez fait préparer un contrat?.. Vous l'aviez là sur le bureau?..

NOIRVILLE.

Il y est encore.

L'ÉLECTEUR.

Vous nous aviez invités hier à le signer... Eh! bien, monsieur, signons-le tous maintenant, puisque nous sommes réunis... Je le porterai à mes collègues, et alors on n'aura plus aucune raison de soupçonner votre bonne foi.

NOIRVILLE, *à part.*

Que faire?.. Si je refuse, je suis perdu...

L'ÉLECTEUR.

Vous hésitez, monsieur?

NOIRVILLE.

Du tout, du tout... Je cherchais seulement qui devait signer le premier.

L'ÉLECTEUR, *lui donnant la plume.*

Mais vous, je crois...

SIMON, *bas à l'électeur.*

Monsieur, je ne puis consentir...

L'ÉLECTEUR, *de même.*

Pourquoi refuser leur bonheur?

SIMON, *de même.*

Et il serait député!

L'ÉLECTEUR, *de même.*

Signez toujours, je me charge du reste.

GUSTAVE.

Quel bonheur! Venez, Caroline.

NOIRVILLE, *à part.*

Allons, il n'y a plus à revenir... (*Haut.*) Mais signe donc, ma fille, signe donc.

CAROLINE.

Ah! je ne demande pas mieux, mon père.

NOIRVILLE.

Vous voyez, monsieur... le résultat de l'éducation... pas le moindre préjugé dans ma famille.

L'ÉLECTEUR, *prenant le contrat.*

Voilà ce que c'est... Maintenant, monsieur, je puis répondre partout de votre tolérance; en voici un bon certificat.

(On entend de la musique sous les fenêtres.)

NOIRVILLE.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON, *accourant.*

Mon oncle, entendez-vous... une aubade pour le député nouvellement élu!

NOIRVILLE, *transporté.*

J'étais élu!.. Je savais bien qu'on me rendrait justice!..

LÉON.

Mais non, mais non, ce n'est pas vous...

NOIRVILLE.

Comment! ce n'est pas moi!

LÉON.

J'en suis sûr... Non, mon oncle... D'abord, ce n'est pas quelqu'un de ce pays-ci... J'ai entendu deux électeurs qui disaient qu'ils ne le connaissaient pas, mais qu'on leur avait répondu de lui.

NOIRVILLE.

Nommer un inconnu! mais cela n'est pas croyable... (*A l'électeur.*) Monsieur, que signifie?

L'ÉLECTEUR.

Oh! monsieur, la personne est connue de plusieurs électeurs, de moi... elle est d'un pays où l'on ne dit que ce qu'on pense, et tout ce qu'on pense... et les informations ont été bonnes.

NOIRVILLE.

C'est absurde, vous dis-je!..

LÉON.

Tenez, mon oncle, écoutez.

CRIS DANS LA COULISSE.

Vive M. Simon! vive notre député!

NOIRVILLE.

Simon! est-il possible!

SIMON, *à l'électeur.*

Je m'explique tout, monsieur... C'est vous qui avez conduit cette affaire; mais vous avez trop présumé de moi. Je dois refuser; je serais incapable...

L'ÉLECTEUR.

Non, non, monsieur... on vous connaît... vous avez du bon ens, de la probité, un dévouement sincère pour nos institutions, une indépendance réelle, que faut-il de plus?

NOIRVILLE.

Mais c'est un véritable guet-apens!

LÉON.

Qu'est-ce que ça vous fait, mon oncle, puisque ça ne sort pas de la famille!

NOIRVILLE.

Taisez-vous... Monsieur, vous m'avez indignement trompé.

L'ELECTEUR.

C'est une revanche, monsieur; rappelez-vous vos beaux discours d'hier. C'est moi qui vous avais le plus vanté; j'ai voulu réparer ma bévue.

NOIRVILLE.

Tout cela est bel et bon, monsieur; mais ce contrat ne saurait m'engager.

L'ELECTEUR, *le prenant à part.*

Voulez-vous donc vous couvrir de ridicule?

NOIRVILLE.

Il suffit que je prouve qu'on m'a calomnié.

L'ELECTEUR.

J'ai là une lettre de vous qui pourra vous y aider. (*Il lit l'adresse.*) Tenez, voyez: *A M. l'abbé Ducange...* Eh bien! persistez-vous encore à faire un éclat?

NOIRVILLE, *haut.*

Non, monsieur, non... Au fait, vous avez raison, M. Simon

sera un excellent député. (*A part.*) Donnez-vous donc du mal pour attraper des voix! (*Haut.*) Au moins, mon cher ami, je compte sur vous pour les élections prochaines.

SIMON.

Monsieur, je ne voudrais pas abuser de votre position... Si le mariage de mon fils avec votre fille vous causait encore quelques scrupules....

NOIRVILLE.

Du tout, du tout; comment donc, je suis enchanté...

GUSTAVE.

Quel bonheur!

CAROLINE.

Mais votre mère...

GUSTAVE.

Oh! ce n'était rien; je vous dirai cela.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M. THIBAUT.

M. THIBAUT.

Monsieur, je vous apporte tout ce que vous m'avez demandé: habit noir, redingote d'été, pantalons de nankin, gilets de piqué blanc... J'ai donné tous mes soins aux entournures, vous , pour la liberté du geste...

NOIRVILLE.

Allez au diable!

M. THIBAUT.

Voilà ma facture.

LÉON.

Douze cents francs au moins!..

M. THIBAUT.

Je n'ai rien compté pour ma voix, parce que je l'ai donnée à monsieur. (*Il indique Simon.*)

NOIRVILLE, *se contraignant.*

Vous aussi!.. c'est très-drôle, c'est très-original... Ah! ah! ah!.. Au fait, je suis charmé qu'on ne m'ait pas nommé; je serai libre, heureux, indépendant... je n'ai pas d'ambition, moi; ainsi... (*A part.*) Je trouverai peut-être moyen d'être pair de France.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR *nouveau de M. Saint-Hilaire.*

Ou vaudeville final de *Victorine.*

L'ÉLECTEUR.

De bien des préjugés
Le sage, amis, peut encore rire:
Ah! nous avons beau dire,
Nous ne sommes pas corrigés!

TOUS.

De bien des préjugés, etc.

L'ÉLECTEUR.

Dire que la richesse
Fait l'indépendance du cœur,
Juger notre sagesse
Par les rôles d'un percepteur;
Croire que le génie
Comme un bien se transmet par lots,
Et coudre la pairie
Aux langes de nobles marmots.
Encore un préjugé!
Mais long-temps il ne saurait nuire,
Dans ceux qu'il faut détruire
La raison l'a déjà rangé.

TOUS.

Encore un préjugé, etc.

LÉON.

Au pied de la Colonne,
Quand au lieu de ses noirs canons,
C'est la pompe qui donne
Et met en jeu tous ses pistons;
L'Europe émerveillée
Par ces hydrauliques exploits,
Croit qu'en poule mouillée
On a changé le coq gaulois.
Encore un préjugé,
Mes bons amis, il faut en rire,
L'Europe aura beau dire,
Non, notre coq n'est pas changé.

TOUS.

Encore un préjugé, etc.

M. THIBAUT.

Toujours plein d'un beau zèle,
Le Phénix va bientôt, je crois,
Comme, contre la grêle,
Nous assurer... contre les croix.
Depuis que cela dure,
Peut-on penser encor vraiment,
Que l'honneur se mesure
A quelques pouces de ruban?
Encore un préjugé!
Avec soin si l'on examine,
Sur plus d'une poitrine
L'honneur serait bien mal logé.

TOUS.

Encore un préjugé, etc.

SIMON.

Par une erreur funeste,
En haine de tristes excès,
A nos héros en veste
On prêta d'horribles projets.
Quoi! ce peuple si sage,
S'il fallait croire ces discours,
Voudrait par le pillage
Ternir l'éclat de ses trois jours!..
Encore un préjugé.
Le peuple, qui ne fait qu'en rire,

Se contente de dire :
Un jour je serai mieux jugé

TOUS.

Encore un préjugé, etc.

NOIRVILLE.

Par la diplomatie,
Hélas! bien loin de s'affranchir,
La Pologne flétrie
Était condamnée à périr.
L'autocrate perfide
Devait sous son pied triomphant,
Dans sa course rapide,
Écraser un peuple en passant.
Encore un préjugé.
Libre, la Pologne respire,
Et seule a pu suffire
A venger son droit outragé!

TOUS.

Encore un préjugé, etc.

GUSTAVE.

Croire que la patrie,
En proie à de fâcheux débats,
Resterait désunie
S'il fallait marcher aux combats :
Nous conter cette antienne,
Que le chemin, pour nos conscrits,
Est de Paris à Vienne
Plus long que de Vienne à Paris...
Encore un préjugé!
Déjà deux fois ils l'ont su faire;
Et le chemin, j'espère,
Depuis ne s'est pas alongé.

TOUS.

Encore un préjugé, etc.

CAROINE, *au public.*

L'auteur, qui là nous guette,
Attend votre arrêt en tremblant.
Daignez à sa requête
Faire un accueil encourageant :
Il croit que le parterre
Désormais a bien résolu
De se montrer sévère.
A cela, moi, j'ai répondu :
Encore un préjugé!
Ah! messieurs, en fait d'indulgence,
Vous prouverez, je pense,
Qu'au parterre rien n'est changé.

TOUS.

Encore un préjugé, etc.

FIN.

ERRATUM. Page 11, 2e ligne, de s'expliquer, lisez : *de m'expliquer.*

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2390
S43E5

Saint-Hilaire, Amable Villain d
Encore un prejuge